





L'EFFORT BRITANNIQUE

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

Copyright by G. Van Oest et C^{ie}, 1916.

L'EFFORT BRITANNIQUE

CONTRIBUTION DE L'ANGLETERRE À LA GUERRE EUROPÉENNE

AOUT 1914 — FÉVRIER 1916

PAR

JULES DESTRÉE

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS DE BELGIQUE

PRÉFACE DE GEORGES CLEMENCEAU

BRUXELLES ET PARIS

LIBRAIRIE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST ET C^{ie}, ÉDITEURS

1916

PRÉFACE

Cette guerre ne se poursuit point pour la possession d'une ville, d'une province, d'une colonie. Nous combattons pour la liberté, pour l'existence de notre race. Il n'est plus d'autre question que de savoir qui, des deux groupements ennemis, survivra et, à travers les siècles, continuera son histoire. Épouvantable lutte à mort, où chaque peuple apporte la dernière once de son or, la dernière goutte de son sang.

Milliards sur milliards s'engloutissent. Quand, au bas du traité de paix, on posera le dernier paraphe, que restera-t-il de la vieille Europe? Que de ruines! Que de tombeaux! Qu'importe à nos soldats? Après nos fils, que la guerre prenne les fils de nos fils. Nous ne les refuserons pas. Nous donnerons nos biens, notre chair. Toutes les richesses de notre sol, toutes les ressources de notre volonté, nous les

jetterons au creuset. Nous ne voulons pas mourir.

Dans ce total don de soi-même, chacun de nous commet, à de certains moments, l'inévitable demi-crime de ne voir que sa propre volonté de vaincre et d'oublier l'élan de ses alliés. Nous nous haussons aux suprêmes sacrifices. Par-delà les mers, par-delà les monts, est-il possible qu'eux aussi, nos camarades de lutte, combattent du même effort, d'une âme à ce point résolue ?

Heure terrible, que celle où de semblables questions se peuvent poser. Quand le rameur peut craindre que son compagnon d'équipe ne soit exposé à faiblir, il n'est pas loin de sentir le poids de l'aviron tout entier.

Aussi est-il bon que, de temps en temps, une voix s'élève pour montrer où en est chacun de nous dans l'accomplissement du devoir.

M. Destrée, dans le livre que voici, nous dit de l'Angleterre, de son effort naval et militaire, de la résolution qui l'inspire, les choses les plus belles et les plus réconfortantes.

L'Angleterre n'a pas voulu la guerre ; il faut le répéter à sa louange et ajouter, hélas !

à sa confusion, qu'elle ne l'avait point prévue. N'eût été la violation de la neutralité belge, nul ne peut dire quand elle eût tiré le glaive.

La voilà dans la mêlée. Lentement, mais avec une opiniâtreté que rien ne rebute ni ne trouble, la grande Albion s'est faite puissance militaire. Elle a accumulé canons, obus, bataillons. Elle s'est hérissée de quatre millions de baïonnettes. Partout où, sur le vaste globe, il y avait de l'ortie boche à arracher, les tommies ont relevé leurs manches et nettoyé le champ.

On rend grâce à la flotte anglaise de ce qu'elle a su, sans bouger, sans tirer un coup de canon, annihiler la menace allemande, bloquer l'ennemi, assurer le ravitaillement de nos armées. C'est vrai : silencieuse, cette veillée n'en a pas moins de grandeur.

Mais le miracle anglais n'est pas là. Le miracle anglais ne s'est pas produit sur mer. Dreadnoughts, croiseurs, torpilles, cela, ce n'est que la tradition anglaise. Ce qui fait que la vieille île septentrionale a grandi dans l'estime et dans l'admiration des hommes, c'est qu'elle a, pour la première fois de son histoire millénaire, cessé d'être une île, cessé de vou-

jetterons au creuset. Nous ne voulons pas mourir.

Dans ce total don de soi-même, chacun de nous commet, à de certains moments, l'inévitable demi-crime de ne voir que sa propre volonté de vaincre et d'oublier l'élan de ses alliés. Nous nous haussons aux suprêmes sacrifices. Par-delà les mers, par-delà les monts, est-il possible qu'eux aussi, nos camarades de lutte, combattent du même effort, d'une âme à ce point résolue ?

Heure terrible, que celle où de semblables questions se peuvent poser. Quand le rameur peut craindre que son compagnon d'équipe ne soit exposé à faiblir, il n'est pas loin de sentir le poids de l'aviron tout entier.

Aussi est-il bon que, de temps en temps, une voix s'élève pour montrer où en est chacun de nous dans l'accomplissement du devoir.

M. Destrée, dans le livre que voici, nous dit de l'Angleterre, de son effort naval et militaire, de la résolution qui l'inspire, les choses les plus belles et les plus réconfortantes.

L'Angleterre n'a pas voulu la guerre ; il faut le répéter à sa louange et ajouter, hélas !

à sa confusion, qu'elle ne l'avait point prévue. N'eût été la violation de la neutralité belge, nul ne peut dire quand elle eût tiré le glaive.

La voilà dans la mêlée. Lentement, mais avec une opiniâtreté que rien ne rebute ni ne trouble, la grande Albion s'est faite puissance militaire. Elle a accumulé canons, obus, bataillons. Elle s'est hérissée de quatre millions de baïonnettes. Partout où, sur le vaste globe, il y avait de l'ortie boche à arracher, les tommies ont relevé leurs manches et nettoyé le champ.

On rend grâce à la flotte anglaise de ce qu'elle a su, sans bouger, sans tirer un coup de canon, annihiler la menace allemande, bloquer l'ennemi, assurer le ravitaillement de nos armées. C'est vrai : silencieuse, cette veillée n'en a pas moins de grandeur.

Mais le miracle anglais n'est pas là. Le miracle anglais ne s'est pas produit sur mer. Dreadnoughts, croiseurs, torpilles, cela, ce n'est que la tradition anglaise. Ce qui fait que la vieille île septentrionale a grandi dans l'estime et dans l'admiration des hommes, c'est qu'elle a, pour la première fois de son histoire millénaire, cessé d'être une île, cessé de vou-

loir n'être qu'une île. Elle s'est incorporée au continent, par ses grands beaux hommes qui font héroïquement tête dans les tranchées flamandes, leurs courtes pipes aux dents, par ses canons, ses convois, et, surtout, la haute sérénité avec laquelle elle a accepté, de notre antique sol, le destin de douleur et de lutte éperdue.

Cela, c'est beau, parce que ce n'est point l'œuvre d'une heure, parce que c'est l'inévitable conclusion d'une histoire de dix siècles.

D'autres nations ont, sur les champs épiques de l'Europe, versé plus de sang que l'Angleterre. D'autres ont subi des assauts plus violents, ont eu à déployer plus de farouche héroïsme devant la ruée des Barbares. Aucune ne s'est résolue, avec plus de méthode et de décision, à aller jusqu'au bout de la tâche. Aucune ne s'est sentie métamorphosée aussi complètement, dans ses mœurs, dans l'exercice de ses droits et ses revendications d'indépendance.

M. Destrée, qui est, au sens du mot qu'on appliquait à Gambetta, un des plus ardents « commis voyageurs » de la pensée et de l'entente latine, et qui ne cesse d'expliquer l'Italie aux Français que pour raconter l'An-

gleterre aux Italiens, a dit ces choses, et bien d'autres, excellemment.

Nul mieux que lui n'était qualifié pour parler de ce grand soubresaut des races que l'horrible guerre a définitivement réveillées des vieilles illusions.

Il disait dernièrement :

Je ne connais plus, quant à moi, de camarades et de frères allemands. Je ne prendrai pas leur main, il y a dessus trop de sang de mes véritables frères et camarades, de tous ces ouvriers de nos régions industrielles qui ont trop bénévolement cru à la puissance et à la sincérité de la social-démocratie. Je ne ferai pas de traité avec eux, car ils ont laissé dire que les traités n'étaient que chiffons de papier et qu'on pouvait les violer quand il y avait intérêt.

A cela, je ne consentirai ni maintenant, ni plus tard. Mais maintenant, c'est-à-dire pendant que les travailleurs de Belgique sont contraints, par une terrorisation sans exemple, à subir les volontés des conquérants allemands, et aussi longtemps que notre territoire sera occupé, il me paraît et me paraîtra particulièrement inadmissible de discuter avec l'envahisseur, même masqué du masque socialiste.

Discuter quoi, d'ailleurs ? Une conciliation de quoi ? Avons-nous, avant la guerre, demandé quelque chose à l'Allemagne ? Avons-nous, depuis

la guerre, à demander autre chose que notre indépendance et notre liberté, et la réparation du mal injuste qu'on nous a fait ? Quelle conciliation peut-on imaginer à propos de ces questions ?

Et s'il s'agit de plus vastes sujets, si l'on espère se servir de la Belgique pour faire passer sournoisement la paix germanique, nous ne pouvons répondre à ses émissaires que ce que nous avons répondu aux soldats : On ne passe pas.

Mâles paroles, qui se peuvent appliquer à l'ardente volonté de vaincre de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de la France.

Ce livre affermira la confiance de nos bons combattants et de ceux qui, à l'arrière, les soutiennent de leur énergie. Il servira également à persuader aux retardataires des dernières neutralités, que l'Entente doit vaincre et qu'elle vaincra. Cela, parce qu'elle a le droit pour elle, d'abord.

Mais aussi parce qu'elle a la force.

G. CLEMENCEAU.

NOTE PRÉLIMINAIRE

J'ai passé quelques mois en Italie, soucieux d'y faire connaître la véritable situation de la Belgique dans la guerre européenne, et mêlé aux agitations qui ont conduit l'Italie à participer au grand conflit. C'est ainsi que j'ai pu constater que le prodigieux effort de l'Angleterre n'était pas suffisamment connu chez nos amis italiens et que j'ai été amené à le leur présenter, dans le désir de leur procurer de nouvelles raisons de confiance et d'espoir.

On m'a prié de donner une version française de *Ciò che hanno fatto gli Inglesi*. Je le fais volontiers, car, en France non plus, la contribution anglaise n'est pas toujours suffisamment appréciée.

Je le fais en m'excusant auprès du lecteur de ne lui apporter qu'un ouvrage sans prétention, récapitulant seulement ce qu'un lecteur attentif des journaux pourrait savoir déjà, un ouvrage dans lequel j'ai toujours préféré citer des opinions autorisées plutôt que de développer des réflexions personnelles, un ouvrage composé avec conscience mais en hâte et qui a tous les défauts de son actualité.

Je le fais parce que j'estime que, dans cette guerre qui dure, la population civile a autant besoin de confiance que les armées ont besoin de munitions. Il faut chaque jour nous défendre contre l'inquiétude, la lassitude et le découragement. Et je ne connais rien qui soit plus tonifiant pour notre opiniâtreté que cet examen de ce qu'ont fait les Anglais.

Qu'il y ait eu dans leur formidable entreprise des insuccès et des erreurs, il serait puéril de le nier. Mais il serait puéril surtout de s'attacher principalement à des insuccès et à des erreurs et de négliger les raisons de victoire.

Celles-ci sont d'une importance si décisive qu'elles ne peuvent laisser place au doute.

L'Angleterre a, de même que la France, révélé dans la crise une si vigoureuse énergie qu'elle a surpris ceux qui la croyaient épuisée et indigne de sa puissance d'autrefois. Sa flotte est toujours la première du monde, celle qui règne sur les vagues ; son trésor est inépuisable et mis sans compter à la disposition de la cause commune ; son armée, qui existait à peine au début de la guerre, s'égale peu à peu aux armées continentales.

Dès qu'on veut réfléchir à ces vérités essentielles, dès que l'on consent à suivre en ses détails cette volonté obstinée vers le succès, les appréhensions des jours gris se dissipent et s'impose la certitude du triomphe.

Toute propagande, quelque modeste qu'elle soit, qui accroît la confiance internationale, prépare les jours meilleurs de demain. Elle doit être considérée comme un devoir pour chacun de nous. Pour le Belge que je suis, elle est en outre une dette de reconnaissance vis-à-vis de l'Angleterre et de la France.

J. D.

Je note ici, avec mes remerciements, la collaboration dévouée de mon ami : M. Richard Dupierreux.

Rome, fin février 1916.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT L'ANGLETERRE, VOULANT
LA PAIX, S'EST TROUVÉE
ENTRAINÉE DANS LA GUERRE

L'EFFORT BRITANNIQUE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT L'ANGLETERRE, VOULANT LA PAIX, S'EST
TROUVÉE ENTRAÎNÉE DANS LA GUERRE.

« La perfide Albion ».

Il n'est pas de cliché qui ait été plus exploité par les agents de l'Allemagne que celui de la perfidie d'Albion. Les innombrables variations qui ont été faites sur ce thème, acceptées sans examen ni contrôle par les esprits superficiels, ont contribué à créer une opinion défavorable à l'Angleterre. Certains la croient capable uniquement d'une politique intéressée, ne reculant pas devant l'emploi de moyens plus ou moins tortueux, se contentant de risquer, à bon escient, son or, et cherchant à laisser aux autres le soin d'accomplir les sacrifices essentiels.

Au moment de m'efforcer de renseigner l'opinion sur l'importance de la contribution anglaise dans la guerre actuelle, il me faut, tout d'abord, deman-

der au lecteur de se libérer de ce préjugé et d'apprécier les choses telles qu'elles sont dans la réalité des faits. Si l'on veut se faire une opinion équitable sur la conduite des Anglais, il importe de ne pas se laisser aveugler par des idées toutes faites et des préventions nées de l'ignorance et de l'incompréhension du véritable caractère anglais.

Celui-ci n'est pas sans défauts, assurément. Mais la perfidie n'est pas un de ses attributs. L'Anglais — quelques semaines de vie en Angleterre suffiront à le prouver — n'est pas perfide. Ce n'est pas à lui que la parole a été donnée pour déguiser la pensée. Il dit sincèrement, naïvement presque, ce qu'il pense, ni plus, ni moins. Il n'a ni souplesse ni subtilité d'esprit. Les races méridionales qui comprennent vite, qui devinent une idée à demi formulée, qui pressentent les sous-entendus et les réserves, se trompent totalement lorsqu'elles prêtent aux Anglais les complications intellectuelles qui leur sont familières. Chez l'Anglais, la compréhension est lente, et l'intention ne dépasse pas l'expression. Toute malice lui déplaît et l'inquiète ; la sincérité, apparente ou feinte, le conquiert, parce qu'il n' imagine pas la ruse et le subterfuge. « *Honesty is the best policy* » : « L'honnêteté est la meilleure politique. » Les solutions simples et droites sont les seules qui puissent espérer réussir auprès de l'opinion publique anglaise.

Une telle lenteur intellectuelle peut être une faiblesse et un défaut. Il est des circonstances où elle

semble exaspérante : le peuple anglais ne comprend le danger que lorsqu'il est directement menacé, que le péril est là, palpable, imminent, indiscutable. Mais, à d'autres points de vue, ce trait de caractère est aussi une grande qualité, car il implique la loyauté et doit attirer la confiance. Lorsqu'il a enfin compris, l'Anglais sait agir, et agir avec obstination et ténacité. Il ne fait pas de promesses vaines.

Le début des négociations.

Pour qui a pu discerner ces données fondamentales de la psychologie anglaise, la fable allemande de la guerre voulue par l'Angleterre, instiguée par elle, poursuivie à son profit, paraît absurde. Il faut être obtus comme un Teuton pour s'en contenter.

La correspondance diplomatique de l'Angleterre a été publiée. Rien n'est plus clair ni plus probant que ces documents. On y voit que pendant les derniers jours de juillet 1914, les dirigeants anglais, et spécialement Sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, n'avaient qu'une préoccupation et qu'un désir : assurer la paix européenne. Non seulement, ils cherchent à localiser le fléau, mais ils ne paraissent pas avoir compris qu'ils pourraient être eux-mêmes entraînés dans la tourmente.

Le 23 juillet, Sir Edward Grey écrit à l'ambassadeur anglais à Vienne :

[N° 3¹]*Foreign Office, 23 juillet 1914.**Sir Edward Grey à Sir M. de Bunsen, Ambassadeur de Grande-Bretagne à Vienne.*

...il m'avait été donné à entendre que ceux qui avaient de l'influence à Saint-Petersbourg feraient bien de l'employer en faveur de la patience et de la modération. J'avais répondu que la quantité d'influence que l'on pourrait déployer dans ce sens dépendrait de la modération des demandes autrichiennes et de la force de la justification que l'Autriche pourrait invoquer à leur appui. Les conséquences possibles de la situation actuelle étaient terribles. En supposant que quatre Grandes Puissances de l'Europe — mettons l'Autriche, la France, la Russie et l'Allemagne — fussent en guerre, il me semblait que le coût en serait tellement énorme et serait un tel obstacle au commerce, qu'une guerre serait accompagnée ou suivie d'un effondrement complet de l'industrie et du crédit européens. De nos jours, dans les grands Etats industriels, ceci entraînerait un état de choses pire que celui de 1848, et, de quelque côté que s'inclinât la victoire, bien des choses seraient complètement engouffrées...

Le 24 juillet, il télégraphie :

[N° 5]

*Foreign Office, 24 juillet 1914.**Sir Edward Grey à Sir M. de Bunsen, Ambassadeur de Grande-Bretagne à Vienne.*

...J'ajoutai que la matière m'inspirait de graves appréhensions, et que je ne m'en occuperais que purement et simplement au point de vue de la paix de l'Europe. Le fond de la dispute entre l'Autriche et la Serbie ne

1. Les numéros se rapportent à la numérotation des textes publiés par Hachette, sous le titre *Correspondance du Gouvernement britannique relative à la crise européenne*, 1914.

regardait pas le Gouvernement de Sa Majesté, et, en offrant les observations sus-mentionnées, je n'avais pas l'intention de l'apprécier...

Le même jour, il répond à l'appel de la Serbie en des termes assez durs :

[N° 12]

*Foreign Office, 24 juillet 1914.**Sir Edward Grey à M. Crackanthorpe, Chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Belgrade.*

La Serbie devrait promettre que, s'il est établi que des fonctionnaires serbes, quelque subalternes qu'ils puissent être, furent complices de l'assassinat de l'Archiduc à Sarajevo, elle donnera à l'Autriche la plus complète satisfaction. Elle devrait certainement exprimer de la sympathie et du regret. Pour le reste, le Gouvernement serbe doit répondre aux demandes autrichiennes selon son appréciation des intérêts de la Serbie...

Le lendemain, l'ambassadeur britannique à Saint-Petersbourg, Sir G. Buchanan, insistait auprès du ministre des Affaires étrangères pour que la Russie ne précipitât pas la guerre en mobilisant avant que l'Angleterre n'ait pu agir pour la paix :

[N° 17]

*Saint-Petersbourg, 25 juillet 1914.**Sir G. Buchanan, Ambassadeur de Grande-Bretagne à Saint-Petersbourg, à Sir Edward Grey. (Reçu 25 juillet.)*

...J'exprimai l'ardent espoir que la Russie ne précipitât pas la guerre en mobilisant avant que vous eussiez